chées ne voulaient à aucun prix l'abandonner. Ce qui faisait l'importance de la question, c'était au fond la suprématie de l'Eglise de Rome. Si cette Eglise avait laissé libres les autres chrétientés, aucune difficulté ne pouvait surgir; mais Rome voulut que, dans une affaire si grave, toute la chrétienté suivit son exemple. C'était, à ces temps reculés, une application pratique de la primatie pontificale, qui n'était point d'honneur, mais de juridiction. De plus cette différence dans le jour de la célébration de la Pâque amenait des divergences choquantes dans la manière d'être des chrétiens. Une Eglise faisait la Pâque le dimanche, l'autre à côté le samedi suivant, d'où il résultait qu'une partie des fidèles se livrait à la sainte allégresse de l'Alleluia pascal et que ses néophytes revêtaient les habits blancs, tandis que les autres étaient encore plongés dans la tristesse et la pénitence, pleurant la passion et la mort du Sauveur. Le pape saint Victor I, aux débuts du III^e siècle, qui comprenait l'importance de la question voulut la résoudre par un coup d'autorité; il sépara ou au moins il menaça de séparer de sa communion toutes les Eglises qui suivraient pour la Pâque une coutume différente de celle de l'Eglise romaine. L'acte du pape porta ses fruits, et au Concile de Nicée (325), l'Eglise entière se rangea à la coutume de l'Eglise romaine, célébrant la Pâque le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars.

— Or, il paraîtrait que la question est remise à l'étude, mais dans un autre sens. Il semble, je ne sais pas vraiment pourquoi, que la mobilité de la fête de Pâque gêne des habitudes commerciales qui préféreraient avoir cette fête à jour fixe ou presque fixe. Je dis presque fixe, car comme Pâque doit tomber le dimanche, et que par le jeu du calendrier, ce dimanche suit une période à peu près de sept jours dans le